

Zeitschrift: L'Afrique explorée et civilisée
Band: 2 (1880)
Heft: 1

Artikel: Les gisements aurifères en Afrique
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-131571>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 18.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

le fer qui abonde dans le pays, à perfectionner l'agriculture, à multiplier les produits que leur climat peut produire : café, sucre, coton, tapioca, maïs, aussi bien que les fruits et les légumes.

La pratique médicale de M. Mc Call, les industries qu'enseigneront les missionnaires et les avantages temporels qui en résulteront pour la station, grouperont autour d'elle un certain nombre de natifs parmi lesquels les missionnaires choisiront des aides pour en faire des instituteurs et des évangélistes, afin de les établir dans d'autres postes plus avancés. Un petit vapeur sera mis à la disposition de la mission au-dessus des rapides. Pour stimuler l'industrie dans les villages d'alentour, les missionnaires achèteront les produits que leur apporteront les natifs : ivoire, caoutchouc, gomme, bois de teinture, coton, café, etc., mais ils ne donneront en échange que des vêtements, des instruments utiles, des remèdes etc., et jamais des spiritueux ni des fusils comme les trafiquants le font d'ordinaire.

Le moment viendra promptement où les produits envoyés en Angleterre par les missionnaires couvriront les frais de l'entreprise, car le Comité a pour principe que les stations devront se suffire à elles-mêmes, afin qu'il puisse consacrer les ressources qui lui seront fournies à en fonder d'autres toujours plus avant dans l'intérieur.

LES GISEMENTS AURIFÈRES EN AFRIQUE

Dès que les premiers colons espagnols mirent le pied sur le continent américain, ils ne tardèrent pas à recueillir dans la plupart des États une quantité considérable d'or et d'argent. Le Mexique, le Pérou en particulier, virent une foule d'explorateurs faire rapidement d'énormes fortunes par suite de la richesse inouïe de ces pays, et l'on peut affirmer que si l'Amérique a été rapidement colonisée, c'est bien grâce à l'abondance des métaux précieux. Les économistes nous diront en outre que l'exportation de ces métaux sur le marché européen a eu une immense et bonne influence, en permettant aux négociants d'accroître le chiffre et l'importance de leurs transactions, les moyens d'échange étant plus abondants.

L'Afrique est-elle destinée à jouer sous ce rapport le même rôle que l'Amérique? Il est permis de le croire, surtout en ce qui concerne l'or. L'argent, il est vrai, n'a pas encore été rencontré en un grand nombre de lieux ; le Soudan et le Maroc sont peut-être, à l'heure actuelle, les seuls pays où l'on en ait trouvé. Il n'en est pas de même de l'or.

De temps immémorial, la poudre d'or est un des objets d'échange les plus recherchés dans la Sénégambie, sur le Haut-Nil et à la côte orientale de l'Afrique, et de nos jours ces contrées en renferment encore beaucoup ; mais, depuis peu d'années, de riches découvertes ont été faites, de précieux filons mis au jour. Nous allons essayer d'esquisser la distribution de l'or d'après l'état présent de nos connaissances, en commençant par les anciens gisements.

Les bassins miniers de la Nubie et de l'Abyssinie n'en forment véritablement, au point de vue géologique, qu'un seul, que la frontière partage en deux parties : D'un côté, en Nubie, c'est le Fazogl arrosé par le Nil-Bleu ; de l'autre, en Abyssinie, ce sont le Damot et l'Énaréa, c'est-à-dire les districts situés à l'O. et au S.-O. du lac Tzana. Les lavages de ces contrées donnent un métal très pur, mais un faible rendement.

Dans la Tripolitaine, comme au Maroc près de Mogador, quelques sables contiennent un peu d'or, mais l'on en découvrirait davantage, et surtout on l'exploiterait, si l'administration, après avoir accordé à des Européens des autorisations de recherches, savait protéger les étrangers contre les exactions des habitants.

La Sénégambie supérieure et le Soudan sont depuis longtemps renommés pour leurs riches mines d'or. Les pays de Dentilia et de Néola, sur le cours de la Gambie, de même que le Bambara, et les autres contrées du bassin supérieur du Niger, donnent de l'or en assez grande quantité. Tout le métal exploité ne va pas à la côte ; une bonne partie est dirigée sur Ségou et Tombouctou, où des marchands marocains l'achètent. Pour exploiter l'or dans ces régions, les indigènes profitant de la saison où les ruisseaux sont desséchés, y pratiquent de grandes excavations de 7 à 8 mètres de profondeur. Pendant la saison pluvieuse, les paillettes et les petits lingots, entraînés par le courant, viennent tomber dans ces trous, que l'on vide lorsque revient la saison sèche. La terre extraite est lavée avec un tamis et l'on retire le précieux métal. Ce procédé donne peu ; aussi, malgré la grande richesse de la contrée, la quantité d'or recueillie est-elle souvent minime dans certains lieux. A Galam, en 1875, l'exportation n'a été que de 12,000 francs. Cet or est souvent travaillé en anneaux par les indigènes, et c'est quelquefois sous cette forme qu'il arrive dans les escales européennes, au Sénégal chez les Français et sur la côte de Guinée dans les établissements anglais.

La côte de Mozambique et les bords du Zambèze inférieur renferment aussi de l'or. Près de Tété, en particulier, les sables aurifères sont abondants, de même que dans la province de Sofala, où les Anglais de Natal

possèdent plusieurs mines. Un comptoir éloigné, celui de Manica, à 60 lieues du Zambèze vers le S.-O., possède aussi des terrains aurifères. Plus à l'ouest encore, chez les Matébélés, on trouve une chaîne de montagnes très étendue, sur plusieurs points de laquelle on a signalé de l'or, en particulier à Tati et à Hartley Hill.

Après cette rapide revue des mines qui, quoique fort anciennes, produisent encore, il nous faut parler des gisements, récemment découverts, du Transvaal et de Wassaw.

Le voyageur allemand Mauch fut l'un des premiers à signaler la présence de l'or dans la région nord-ouest du Transvaal. Cette nouvelle attira l'attention de toute l'Afrique australe et de l'Angleterre. En 1868, une expédition de sir John Swinburne s'installa dans la contrée aurifère, et plus tard, en 1872, M. Button, de Natal, s'étant déjà rendu compte des difficultés que pourrait présenter l'exploitation de l'or, inventait une machine dans le but de les vaincre. Ce fut en 1873 que l'on découvrit les champs d'or de Leydenbourg, à 90 lieues au nord-ouest de la baie de Delagoa. Depuis cette époque l'exploitation n'a pas cessé et s'est même étendue à une foule de points, tels que Nylstrom à l'ouest et Maraba-Stad au nord. Les champs d'or du Transvaal, alors même qu'on ne peut encore prédire au juste la quantité qu'on en retirera, se sont rapidement fait un nom dans le monde. Le travail des mineurs n'a pas toujours produit la même quantité de métal et l'on a vu des fluctuations assez curieuses, mais l'expérience de plusieurs années permet de dire que l'or existe en quantité suffisante pour récompenser les efforts des chercheurs.

Voici ce que M. Berthoud, missionnaire vaudois établi au Transvaal, écrivait de Maraba-Stad, en date du 28 juillet 1873 : « Il y a des mines d'or partout dans ce pays ! Les montagnes sont composées essentiellement de granit et de quartz très dur, dans lequel l'or est incrusté. Dans plusieurs endroits, le quartz s'est délité, et l'or se rencontre plus ou moins abondant, disséminé dans les sables d'alluvion. Nous marchons sur le granit presque depuis Prétoria. »

M. Berthoud écrit encore ce qui suit au sujet de mines d'or situées au nord de Maraba-Stad, mines qu'il a visitées : « Les ouvriers sont tous des Anglais ; le chef mineur, qui a travaillé en Californie, est un habile ouvrier ; il a déjà exécuté deux puits. L'un est oblique, suivant la pente du banc de quartz, qui s'incline sur l'horizontale d'environ 50 degrés ; c'est le cas de toutes les roches de ces collines ; parfois même les schistes paraissent presque verticaux, un peu relevés à l'est. Le filon est riche, paraît-il, mais le quartz est des plus durs. Cela n'effraie pas l'entrepre-

neur, qui s'en réjouit au contraire, disant que plus le quartz est dur plus fine est la poussière qu'on en obtient en le broyant et l'or s'en détache plus aisément. Ce premier puits a déjà une quarantaine de pieds de profondeur. L'autre est creusé verticalement au travers d'argiles et de schistes, et doit venir rencontrer le précédent. Quoiqu'il n'ait encore qu'une vingtaine de pieds, il coupe déjà un autre banc de quartz aurifère, moins riche que le premier. »

Il nous reste à parler de la région minière la plus féconde de l'Afrique : celle de Wassaw sur la côte d'Or.

Depuis longtemps les journaux anglais conseillaient la recherche de gisements d'or sur la côte de la Guinée supérieure. Il était évident que cette découverte serait extrêmement profitable au développement industriel et commercial de la contrée. Une foule de mineurs et d'émigrants arriveraient pour peupler le pays, rendu désert par les chasses des trafiquants d'esclaves, de telle sorte qu'une terre nouvelle serait conquise à la civilisation ; en outre, les mineurs s'étant acclimatés, si plus tard l'or ne se trouvait plus en aussi grande quantité, ils se mettraient à cultiver le sol. La Californie ne s'est colonisée que de cette manière.

Les montagnes de Kong étaient d'ailleurs bien connues pour l'abondance de leur or, et il ne semblait pas admissible que là où les nègres ignorants et inhabiles trouvaient moyen d'en recueillir de grandes quantités, les Européens, avec leurs procédés perfectionnés, ne retirassent pas d'immenses richesses.

Dans la longue chaîne qui s'élève par étages de la côte du golfe de Guinée au Soudan, on choisit tout naturellement comme point de recherche la côte d'Or déjà renommée pour ses sables aurifères.

En effet, M. Bonnat, l'intrépide explorateur français, en avait trouvé beaucoup dans le lit des rivières Axim et Prah, qui viennent se jeter dans le golfe de Guinée. M. Dawson, négociant indigène dont M. Bonnat avait invoqué le témoignage, disait que dans cette région, par le lavage des sables aurifères, des plongeurs nègres recueillaient de 150 à 200 francs par jour, en n'employant qu'un simple plat en fer avec lequel ils plongent et grattent le fond de la rivière. Avant qu'ils soient remontés à la surface, plus de la moitié de leur récolte est forcément retombée au fond ; quelle quantité donc ne remonterait-on pas avec un appareil perfectionné ! Ces affirmations sont peut-être exagérées, toutefois l'on sait que M. Bonnat et ses compagnons recueillirent une assez grande quantité d'or dans le lit des rivières susmentionnées, et qu'ils en auraient trouvé bien davantage s'ils n'avaient été contrariés par le temps, la crue des eaux, etc.

La saison du travail en rivière serait, d'après M. Bonnat, celle de décembre à mai, parce que pendant les autres mois, les rivières débordant, les fouilles sont difficiles sinon impossibles. Le riche pays de Wassaw, situé à peu de distance de la côte attira aussi les mineurs et dès les premières recherches les résultats furent excellents. Une colonie d'Européens et de travailleurs indigènes ne tarda pas à se former autour des mines.

Les chefs du pays cédèrent facilement des districts aux compagnies qui, du reste, leur promirent une rémunération, et leur firent entrevoir tout le profit que la contrée et ses habitants devaient retirer de l'exploitation.

La première compagnie qui se forma fut française. Elle se nomma « Compagnie africaine de la côte d'Or. » Au mois d'août 1879 elle travaillait activement, au moyen de machines venues d'Europe, à une large et importante veine d'or. Les résultats obtenus étaient tenus secrets, mais il transpirait cependant à Axim, sur la côte, qu'ils avaient été surprenants.

Aussi dès le mois de décembre, l'*African Times* annonçait-il la formation en Angleterre d'une compagnie sous le nom de « Effuenta Gold Mines Company » pour l'exploitation immédiate d'un riche territoire nommé Effuenta dans le pays de Wassaw. MM. Dahse, agent général et Mac Carthy, ingénieur de cette compagnie, partirent d'Angleterre pour la côte d'Or le 13 décembre 1879. En même temps, un homme compétent, M. Harvey, le célèbre inspecteur des mines australiennes, n'hésitait pas à déclarer, après avoir examiné le sol jusqu'à quelques pieds de profondeur, qu'Effuenta et le pays avoisinant sont « remplis d'or. »

Actuellement la fièvre de l'or anime les habitants de Wassaw autant qu'autrefois les émigrants en Californie. Les mineurs, tant Européens qu'indigènes, appartiennent à quatre compagnies: 1° La « Compagnie africaine de la côte d'Or; » 2° la « Compagnie des mines d'or d'Effuenta; » 3° celle de « MM. F. et A. Swanzy » et 4° enfin la « Compagnie minière de la côte d'Or, » qui exploite les gisements d'Abbonluyakoon.

Nous ne pouvons que souhaiter aux chercheurs d'or un succès digne de leurs efforts. Non seulement ils retireront de leur travail une riche rémunération, mais ils apporteront à la côte occidentale de l'Afrique une certaine prospérité, par suite de l'établissement de relations toujours plus nombreuses et plus suivies, d'une part entre l'Europe et la côte, d'autre part entre la côte et l'intérieur. Il est même question déjà d'une ligne ferrée, pour relier les ports du golfe de Guinée avec le pays de Wassaw.

CORRESPONDANCE

Un de nos abonnés nous écrit :

Paris, 20 juin 1880.

Je viens de lire dans le numéro du 1^{er} juin de l'*Afrique explorée et civilisée* l'intéressant article sur « l'Élevage des Autruches au Cap et en Algérie. »

Permettez-moi de vous dire en peu de mots ce qui a été fait au Jardin d'essai à Alger, car là ce ne sont pas seulement quelques timides tentatives d'élevage qui ont eu lieu, mais bien des tentatives couronnées du plus entier succès, qui ont été faites par le directeur du Jardin, M. Rivière, dont il serait injuste de ne pas citer le nom quand il est question d'élevage d'autruches.

M. Rivière, en effet, depuis plus de dix ans étudie avec une patience rare les mœurs de ces intéressants animaux, et il est arrivé à obtenir d'une *manière certaine* la réussite de couvées entières.

Actuellement le Jardin d'essai d'Alger possède un troupeau d'une trentaine d'animaux, et la Compagnie Algérienne, dont ce Jardin est la propriété, vient de décider la création d'un grand parc à élevage à l'Oued Sly, près d'Orléansville. Il y a tout lieu de penser que, grâce aux connaissances approfondies de M. Rivière sur cette question, d'ici à peu d'années le parc d'Oued Sly sera peuplé de plusieurs centaines d'autruches. Ce sera là une nouvelle source de richesse pour l'Algérie, dont elle sera redevable aux patientes recherches de M. Rivière, et à la Compagnie Algérienne, qui ne laisse échapper aucune occasion de justifier son titre.

BIBLIOGRAPHIE ¹

CINQ MOIS AU CAIRE ET DANS LA BASSE-ÉGYPTE, par *Gabriel Charmes*, 2^{me} édition, 1 vol. in-18°, fr. 3.50, Paris, Charpentier, 1880. — L'auteur de ce volume aurait pu voir en huit ou quinze jours tout ce qu'il y a de remarquable au Caire et dans les environs. Il a préféré y passer plusieurs mois pour s'imprégner de l'esprit de cette ville et en analyser le charme séducteur, afin de pouvoir mieux rendre ensuite les impressions que ce beau pays avait faites sur lui. Il y a pleinement réussi. L'intérêt que nous a procuré la lecture de cet ouvrage ne nous empêchera pas toutefois de faire une réserve à l'égard des opinions de M. Charmes sur l'esclavage tel qu'il existe en Égypte. D'accord avec lui dans sa sympathie pour le pauvre fellah toujours gémissant sous la courbache, la sollicitude que nous vouons à celui-ci ne nous rend pas indifférents au sort de l'esclave égyptien, et jamais nous ne comprendrons que l'esclavage puisse paraître chose si douce, si naturelle, si utile et si féconde que sa disparition y fût envisagée comme un vrai malheur. Nous nous en réjouissons au con-

¹ On peut se procurer à la librairie Jules Sandoz, 13, rue du Rhône, à Genève, tous les ouvrages dont il est rendu compte dans l'*Afrique explorée et civilisée*.